

Lacoue-Labarthe en vérité

Robert Maggiori, *Libération*, 16.09.08

« *La vérité de l'image est sa beauté.* » Ainsi se termine un court texte de Martin Heidegger, écrit en 1955 pour servir de préface à la monographie consacrée par l'une de ses élèves à la *Madone Sixtine* de Raphaël. Ce texte est étrange. D'abord par sa brièveté – à peine trois pages – et sa densité, qui le rendent difficile. Ensuite parce qu'« on y entend résonner l'écho » de tout ce que le philosophe « a pu dire sur l'art et l'œuvre d'art depuis au moins 1935 ». Enfin parce qu'il est rarissime que Heidegger, qui en général évoque « des œuvres imaginaires, c'est-à-dire réduites à des types (Le temple grec, La statue du dieu) », et considère toujours que l'art est la poésie, donc le langage, s'intéresse à une œuvre picturale précise. Le tableau de Raphaël – « retable » ? « fenêtre peinte » ? – est lui-même « un objet mythique », entouré d'un mystère que les historiens d'art n'ont guère réussi à percer, puisqu'on ne sait avec certitude ni les circonstances de sa commande, ni sa destination, ni les conditions auxquelles le Vatican l'a vendu, ni sa collocation initiale (l'église Saint-Sixte de Plaisance ?).

Dès lors, on comprend pourquoi la façon dont Heidegger l'interprète a pu intéresser Philippe Lacoue-Labarthe : une large partie de son œuvre philosophique est une discussion serrée avec Heidegger (discussion chorale, où entrent les pensées amies de Jacques Derrida et Jean-Luc Nancy) et la question de l'origine de l'œuvre d'art a été son souci constant, au moins depuis ses recherches sur le *national esthétique* allemand, ou la collision entre la question esthétique et l'engagement politique.

À Philippe Lacoue-Labarthe, disparu le 27 janvier 2007, est consacré un numéro spécial de la revue *L'Animal*, dirigé par Philippe Cholet et Emmanuel Laugier. De Philippe Lacoue-Labarthe paraît *la Vraie Semblance*, lecture minutieuse du texte de Heidegger sur la *Madone Sixtine*, qui aurait dû être « *le point de départ d'un travail plus ample* » dont la maladie empêchera qu'il soit réalisé. Tous ceux qui ont approché « Lacoue » – en premier lieu ses étudiants de l'université de Strasbourg, où il a enseigné pendant plus de trente ans – savent qu'il était un être exceptionnel, aussi timide et réservé dans la vie qu'audacieux dans la pensée, poète, écrivain, traducteur, homme de théâtre, philosophe, intellectuel engagé, grand amateur de musique et de peinture, passionné par l'Afrique, les masques et la statuaire Dogon. « Quand un homme meurt, écrit Philippe Cholet, il devient le condensateur de nos pensées volantes. » Aussi peut-on apprécier que *L'Animal* ait voulu favoriser une telle condensation. Il offre, au philosophe, un hommage sobre, émouvant, qui laisse entendre la voix de ses amis, Nancy, Michel Deutsch ou Jean-Christophe Bailly, la sienne propre, en des textes rares ou peu diffusés, et parvient à baliser, un par un, les chemins de sa « terre », où habite Hölderlin, où Sophocle, Pasolini, Adorno, Bataille, Nietzsche, Celan, Blanchot ou Rimbaud croisent Eliot, Diderot, Kant, Rousseau ou les romantiques allemands, Heidegger, Lacan et Benjamin.

La façon de *travailler* de Lacoue-Labarthe et son rapport à Heidegger, « son plus proche adversaire », selon Jean-Luc Nancy – un travail au scalpel, au plus près du mot heideggerien, des mots en général, déracinés, enracinés ailleurs, soumis à la « question » – se voient de façon exemplaire dans *la Vraie Semblance*. Lacoue-Labarthe prend très au sérieux l'analyse de la *Madone Sixtine*, qui pour Heidegger n'est ni *tableau*, ni *fenêtre peinte*, même si une fenêtre n'était pas banale « ouverture sur », mais condition de l'accueil ou du recueil, possibilité d'un impossible : « Faire paraître le paraître. » Il se demande comment le philosophe allemand, en n'étudiant que succinctement le contenu pictural, arrive à en saisir le sens, à penser la Madone comme la « figure » de la vérité, comme *aletheia*, à y voir une « image » (le mot est inadéquat : *Bild*) capable de « condenser en elle toute l'énigme encore irrésolue de l'essence de l'art ».

L'art n'imite pas la nature, certes, et l'imite si peu que c'est seulement à partir du moment où il y a art que la nature peut apparaître. L'art est une coupe, une *découpe* dans la nature, un lieu déboisé, « retranché, soustrait » à la nature, libéré de l'élément naturel qui l'encombre. Cela, écrit Lacoue-Labarthe, « s'appelle un temple : l'espace, le site, le lieu réservé et séparé, du sacré ». L'œuvre d'art, autrement dit, est un temple, et la *Madone Sixtine* « ni plus ni moins que le temple de la vérité ». Le propos de Heidegger serait-il *surdéterminé* par une conception *romantique* ? Celui de Philippe Lacoue-Labarthe s'achève sur cette question. « Ce sera ma conclusion provisoire. »